

**JOURNEE DE PHILOSOPHIE A L'UNIVERSITE CATHOLIQUE D'AFRIQUE
CENTRALE (UCAC)
Samedi 26 AVRIL 2003**

Le samedi 26 Avril 2003 le département de philosophie de l'UCAC avait réuni au Campus de Nkolbisson les philosophes camerounais que sont Fabien Eboussi Boulaga, Hubert Mono Ndjana, Meinrad Pierre Hebga, Marcién Towa et Ebénézer Njoh Mouelle pour discuter autour d'un thème libellé de la manière ouverte suivante : LA PHILOSOPHIE AFRICAINE HIER ET AUJOURD'HUI. Il ne s'agissait pas d'une table ronde ni encore moins d'un colloque. C'était une rencontre informelle à l'intention des étudiants du département de philosophie. Les exposés se sont succédé dans l'ordre où les noms sont donnés ci-dessus Mon intervention est venue en cinquième position. Je l'introduis en entier dans le site à l'intention des étudiants en particulier.

CINQUIEME COMMUNICATION : Ebénézer NJOH MOUELLE

Réflexions préliminaires

Vous nous avez invité pour vous parler de la philosophie africaine, hier et aujourd'hui. Comme vous le savez sans doute, j'ai plus particulièrement affirmé mon intérêt pour les temps présents, à l'acte de philosopher aujourd'hui. En 1983, dans sa communication au colloque de l'E.N.S de Yaoundé, intitulée " africanitude et pratique philosophique ", Rachel Bidja écrivait : " l'essentiel n'est pas tant de tomber tous d'accord sur l'orientation à donner à la philosophie dans le continent que de se jeter à l'eau et déployer sa raison philosophante sur le réel socio-historique contemporain " ; et elle poursuivait par ce témoignage : " c'est à une telle tâche que s'attèle M. Njoh-Mouelle, précurseur d'un nouveau philosophe africain ". Cette communication peut être lue en entier dans les Actes de ce colloque qui avaient reproduit tous les débats. Je voudrais indiquer ici que ce colloque de 1983 s'était choisi comme thème général : Les questions de méthode en philosophie. C'était déjà l'expression de la volonté des organisateurs de mettre l'accent sur un aspect qui avait semblé perdu de vue dans le contexte des polémiques autour de la question de l'existence ou de la non-existence d'une philosophie africaine.

Je n'ai pas consacré un ouvrage entier à cette question. Je n'ai cependant pas manqué l'occasion de me prononcer à ce sujet. On peut trouver ma position dans Jalons II (l'Africanisme aujourd'hui) paru en 1975 tout comme dans " Considérations actuelles sur l'Afrique paru en 1983. Mais plus récemment encore, dans l'autobiographie intellectuelle par laquelle s'ouvre l'ouvrage collectif édité à Paris et intitulé l'Aspiration à être, on pourra lire un passage reprenant l'essentiel d'une position que je préciserai sûrement tout à l'heure.

Ma deuxième réflexion préliminaire va porter sur le fait qu'aujourd'hui, beaucoup d'enseignants des disciplines voisines de la philosophie recherchent la qualité de " philosophe ", y compris dans l'enceinte de la formation universitaire. L'E.N.S a admis en deuxième cycle des candidats titulaires de diplômes de licence autres que la licence de philosophie. Certains d'entre eux ont éprouvé des difficultés insurmontées à enseigner le programme officiel du baccalauréat dans les classes terminales. Cette situation peut s'expliquer en partie par l'attitude de certains collègues à l'égard des matières fondamentales de la philosophie, les auteurs classiques tels que Descartes, Kant, Hegel, Bergson, Sartre, etc. sont abusivement considérés comme ne représentant que la philosophie occidentale. Et pourtant,

comment former de futurs enseignants dans cette discipline sans les amener à étudier méthodiquement et rigoureusement les auteurs classiques ? Des cours plus ou moins dogmatiques sur les cosmogonies et les mythologies ne sauraient remplacer la véritable initiation au travail conceptuel caractéristique du travail philosophique. J'y reviens tout à l'heure.

Mais le comble dans cet abâtardissement de la philosophie s'est produit il y a quelque temps seulement, avec la nomination en qualité d'inspecteurs pédagogiques de philosophie des enseignants plutôt diplômés en littérature africaine, sous prétexte qu'ils avaient suivi quelques heures de cours de philosophie en option. Comment peut-on tranquillement imaginer un physicien en train d'inspecter son collègue mathématicien, sous prétexte que le physicien aussi a reçu une formation mathématique dans son cursus ? C'est exactement ce qui s'est passé en philosophie où on a vu des inspecteurs docteurs en littérature africaine inspecter des professeurs de philosophie ayant suivi une formation régulière en la matière. C'est tout simplement ahurissant !

Il y a aujourd'hui dans notre pays une grave méconnaissance de la nature réelle de la philosophie. Ici, les gens n'ont pas hésité à confondre un certain type de discours idéologique facile, avec la philosophie universitaire qui comporte ses contraintes. On ne peut tout de même pas se présenter devant des élèves d'une classe terminale pour les préparer à subir les épreuves du baccalauréat sans avoir étudié soi-même et rigoureusement, la logique, la philosophie générale, l'histoire de la philosophie, la psychologie, etc.

Vous avez là, une présentation schématique de l'état de la philosophie non pas hier, mais aujourd'hui.

Des auteurs africains dans les programmes

Il faut cependant que j'exprime un brin d'optimisme par rapport à la présence des auteurs africains dans les programmes de philosophie des classes terminales de l'enseignement secondaire. C'est le cas de mes écrits tels l'Essai sur la signification humaine du développement, intitulé De la médiocrité à l'excellence en terminale A et les Considérations Actuelles sur l'Afrique en terminale B. L'Essai de Marcien Towa sur l'Idée d'une philosophie africaine est également expliqué en classe terminale A. J'ai pu constater, en ce qui me concerne, que mes textes sont étudiés, non pas seulement au Cameroun mais également dans de nombreux autres pays africains tels la Côte d'Ivoire, le Bénin, le Gabon, la République Centrafricaine, le Tchad. En ce qui concerne le niveau universitaire, bien avant que les étudiants de l'Université de Yaoundé n'aient commencé à consacrer leurs travaux de mémoires de maîtrise à mes écrits, c'était une orientation déjà très avancée dans des pays tels que l'ex-Zaïre. En 1985, m'étant rendu à Bangui dans le cadre d'une mission d'enseignement financée par l'A.u.p.e.l.f. (Association des universités partiellement ou entièrement de langue française, j'avais noté la grande affluence à la conférence publique que j'ai eu à donner vers la fin de mon séjour. C'est que l'année d'avant, une épreuve du baccalauréat avait été tirée d'un de mes ouvrages. C'est pourquoi la salle de conférences du Foyer protestant de Bangui avait été prise d'assaut par des lycéens, des étudiants ainsi que de nombreux enseignants de philosophie et d'autres disciplines. Il n'empêche que le complexe d'infériorité continue de faire son lit dans l'esprit de bon nombre

d'Africains et plus particulièrement les jeunes. Ce complexe se manifeste à travers les interrogations du genre Njoh Mouelle et Towa Marcien sont-ils des philosophes au même titre que les Descartes et autres ?

Pas assez de débats parce que les gens ne lisent pas...

Si les gens lisaient ce qui s'écrit, peut-être ne poseraient-ils plus ce genre de questions ! Mais la réalité est que très peu de gens lisent de manière méthodique et systématique les ouvrages de philosophie qui leur sont proposés. J'inclus les lycéens et les étudiants dans ce jugement. S'ils lisaient comme il faut, ils prendraient la mesure exacte de la qualité des textes entre leurs mains. J'ai produit personnellement une dizaine de titres, dont les tout derniers sont : La philosophie est-elle inutile ? paru chez Cle au mois de Janvier 2003 et l'Aspiration à être, ouvrage collectif édité par Dianoïa à Paris. Si on ne lit pas des textes comme ceux-là et qu'on s'aventure néanmoins à juger les auteurs, on fait preuve de légèreté.

De la même manière que les gens ne lisent pas assez, on doit faire le constat selon lequel il y a très peu de débats philosophiques dans notre environnement. Très peu de colloques et conférences sont organisés. Et les sensibilités des uns et des autres sont encore à fleur de conscience au point de bloquer souvent l'expression libre des uns et des autres. Quand ce ne seraient pas des considérations tribales qui interviennent pour pousser à soutenir tel ou tel autre point de vue. A cet égard, l'ouvrage collectif édité par Dianoïa indique la voie à suivre ; en effet cet ouvrage consiste en un certain nombre d'essais critiques consacrés à l'examen de divers aspects de mon œuvre. La conception du projet a voulu que je prenne connaissance de ces essais critiques pour rédiger à mon tour des réponses argumentées aux uns et aux autres. Le tout est précédé d'une autobiographie intellectuelle. Ceux qui liront cet ouvrage ne manqueront pas d'y voir ce que doit être le débat intellectuel entre intellectuels. Je suis critiqué parfois très injustement et peu courtoisement. Et je réponds philosophiquement et courtoisement aux critiques et observations qui me sont adressées par les uns et les autres. Je ne peux que recommander la lecture de cet ouvrage, non seulement aux étudiants mais surtout aux enseignants chargés d'expliquer ces textes aux étudiants et aux lycéens.

Il ne faut pas confondre " pensée " et " philosophie "

Je voudrais à présent aller dans le fond du sujet. Toutes les tentatives pour changer la nature de la philosophie au point de l'abâtardir viennent de ceci que dans l'esprit de bien des gens, la philosophie serait tout simplement synonyme de la pensée. Il s'agit de ceux qui proclament qu'il y a de la philosophie là où il y a de la pensée. Même s'il s'agit de bribes de pensées unifiées par rien qui vaille. La littérature, orale ou écrite, les mythologies et les cosmogonies, les dictons populaires et les proverbes, les doctrines et les idéologies, voilà le réservoir dans lequel on trouve de la pensée et des pensées à foison et que bien des intellectuels veulent traiter comme de la philosophie. Ceux-là ont oublié que la culture qui a vu naître la tradition philosophique caractéristique de l'expérience occidentale a aussi connu et connaît encore ses mythologies et cosmogonies, ses proverbes et autres dictons populaires. Qu'il s'agisse de la Grèce, de l'Allemagne ou de la France, de l'Angleterre ou de l'Italie et de l'Espagne. Cela n'a pas

empêché ces pays-là et ces civilisations de générer cette discipline intellectuelle particulière qui s'est appelée la philosophie, pratiquée par des sujets individuels qui se sont appelé Socrate, Platon, Kant, Hegel, Bergson, Sartre, David Hume ou encore Miguel de Unamuno, pour ne citer que ce petit échantillon.

L'ethnophilosophie a confondu " pensée " en général et " philosophie "

Le vocable " ethnophilosophie " n'a pas été forgé par les chercheurs en pensée africaine eux-mêmes, je veux parler de tous ceux qui se sont donné pour mission d'aller fouiller dans le passé africain pour y identifier la " philosophie africaine " pré-coloniale, ou traditionnelle, si on veut. Cette expression a été forgée par les critiques de cette orientation, notamment Paulin Hountondji et Marcien Towa. Ce qu'ils ont voulu dire et qui était aussi la lecture de plusieurs autres africains dont moi-même, était que ces africanistes- africains se livraient à une activité de défense et illustration de la valeur d'une culture africaine plusieurs fois malmenée par le regard colonial extérieur. Tout le mouvement de la négritude s'était déjà inscrit dans cette logique de militantisme en faveur de la reconnaissance-réhabilitation des cultures " indigènes " africaines. Ce militantisme-là se justifiait amplement et était soutenu par tout le monde ; Il avait un caractère politique. Fallait-il le pousser jusque dans la sphère scientifique et philosophique ? C'est ici que les points de vue ont divergé, et pour cause !

Cette orientation des travaux était commandée par le parti- pris de démontrer vaille que vaille que l'Afrique n'était pas ce qu'on en disait en Occident, qu'elle avait sa personnalité propre et qu'en matière de philosophie notamment elle n'avait pas fait moins que les autres ! C'est une attitude qui se trouve tout à fait à l'opposé de la démarche philosophique qui n'a rien à voir avec l'apologétique. En effet les travaux des chercheurs en pensée africaine ne comportaient aucune dimension critique mais se livraient bien davantage à l'apologie du passé africain. On pourra lire bien davantage sur cette question dans les textes déjà mentionnés et largement connus, tel le remarquable livre de Paulin Hountondji intitulé " Sur la philosophie africaine " et publié chez Maspéro.en 1977.

En quoi la philosophie se distingue-t-elle donc de la pensée en général et de l'ethnophilosophie en particulier ?

Si la philosophie est de la pensée, toute pensée n'est pas philosophie. La pensée, ce sont les idées. Mais ces idées peuvent être données en vrac, en désordre ; elles peuvent aussi être classées ou organisées dans des raisonnements conduisant à des conclusions qui sont elles-mêmes d'autres idées. Quand on parcourt un recueil de dictons et de proverbes par exemple, on a affaire à des pensées ayant une allure universelle dans leur énoncé mais qui sont l'expression des constats de la réalité, la description de cette réalité. Quand on dit : " celui qui cache quelque chose de pourri sentira mauvais " (proverbe toucouleur) que fait-on d'autre sinon refléter ce que l'expérience a permis de vérifier plusieurs fois ? Quand je dis que les proverbes se limitent à décrire le monde et qu'ils parlent à l'indicatif, je ne dis rien de péjoratif à leur sujet ! Je dis la même chose concernant les lois scientifiques qui permettent de comprendre le fonctionnement des choses et du monde. Et il ne vient à l'esprit de personne d'affirmer que la connaissance scientifique est d'emblée une connaissance philosophique. Si les proverbes procèdent de l'observation, la science fait de même ; elle va certes plus loin en

mettant au point des instruments plus sophistiqués qui lui permettent d'effectuer des observations plus fines et plus poussées que celles obtenues à partir de nos cinq sens.

La philosophie ne décrit pas. Elle s'applique à ce qui est décrit, donc observé. Elle est soucieuse de l'unification de toutes les observations et de tous les savoirs qui en résultent. Quand des proverbes se contredisent par exemple, chacun ne peut que demeurer enfermé dans la vérité factuelle qu'il contient. La tâche première de la philosophie se situe dans la confrontation critique des données éparses, des savoirs particuliers, en vue de leur trouver une unité de sens par rapport au destin de l'homme. Mais pour se livrer à cette tâche, il faut être armé d'une méthode et des instruments intellectuels adéquats. Le philosophe est celui qui, bien que se servant des mots du vocabulaire courant, s'applique à donner à ceux qu'il emploie des contours de significations précis. Qu'est-ce qu'une idée ? Les usagers du langage commun ne se posent pas ce genre de question. ; ils s'en tiennent à l'à peu près, à la compréhension approximative des mots utilisés, pourvu que les échanges quotidiens avec autrui ne souffrent pas de malentendus ! Ce qui arrive plus souvent qu'on ne croit ! Le philosophe quant à lui, s'attarde à ciseler les concepts et à donner à chaque terme utilisé un sens précis, une identité précise qui est celle du concept. Il sait ce que " parler veut dire ". L'étude de la logique lui permet de rendre rigoureux ses raisonnements et les conclusions auxquelles il aboutit. La démarche philosophique est donc une démarche fondatrice du sens. Elle va au principe même des choses et ne se contente pas de l'apparence. C'est en cela qu'elle est d'essence scientifique parce que la science aussi a pour vocation de chasser les ombres et les mirages pour atteindre la vérité au sujet de la nature et des choses. La différence entre les sciences expérimentales et la philosophie ne se trouve pas du côté de l'exigence de rigueur formelle dans l'usage du langage et le raisonnement ; les deux posent la même exigence de rigueur. La différence entre les deux réside dans le souci de la vision globale des choses là où le scientifique s'en tient à son domaine de spécialité qui ne lui permet d'avoir sur le monde qu'une vision partielle .

Quand on parle de vision globale et d'unification des savoirs, il ne s'agit pas d'une activité par laquelle le philosophe s'aviserait de retoucher les résultats livrés par les scientifiques. Ce sont les perspectives offertes par ces résultats qui sont l'objet des préoccupations du philosophe et de la philosophie. C'est par rapport à cette optique que la formule heideggerienne selon laquelle " l'homme est le berger de l'être " peut être étendue à la philosophie qui peut être dite à son tour la bergère de l'homme.

Mais avant cela il faut que je revienne sur la nature du travail philosophique. J'ai déjà dit que ce travail n'a plus rien à voir avec la description de ce qui est. Il est d'abord travail d'affinement des concepts qui entrent dans la formation des jugements et des raisonnements conduisant à des idées. Il est vrai que dans l'usage commun, on tend à utiliser l'un pour l'autre les termes " idée " et " concept ". Mais en toute rigueur, le concept est, au départ, un élément simple, comparé à l'idée constituée déjà par un ensemble de concepts combinés et intervenant dans un raisonnement ou dans un jugement. Les notions de cause, de conséquence, d'accident et de substance, d'identité et de contradiction sont des concepts. Il arrive, dans l'usage courant, qu'on les présente aussi comme étant des idées : idée de cause, idée de conséquence, etc. La distinction du concept par rapport à

l'idée permet de donner de l'idée une compréhension qui en fait une notion un peu plus complexe en ce sens qu'elle peut impliquer plusieurs concepts dans sa signification. L'expression : rien ne se produit sans cause est une idée comprenant les concepts de cause, de production et de rien. Cette clarification des idées n'est pas l'apanage de la philosophie. Le travail scientifique lui-même ne saurait évoluer sans ce minimum de rigueur conceptuelle et terminologique. Le concept de " masse " en physique est quelque chose de précis. Et pourtant, tout le monde utilise ce terme de masse en parlant de " masses populaires ". En philosophie aussi, les concepts tels ceux d'intuition, d'existence, d'essence, d'être, de transcendance, s'emploient de manière assez précise et rigoureuse, même si leur sens peut varier d'un auteur à l'autre. L'intuition bergsonienne n'est pas l'intuition kantienne. Mais tous les philosophes font la différence entre l'intuition sensible et l'intuition intellectuelle, même si pour certains l'intuition intellectuelle ne peut être expérimentée. Le fait est que tout le monde parle de la même chose. Les philosophes existentialistes ont ajouté une précision au concept d'existence, confondue ailleurs avec celui de vie. Le concept de vie chez Bergson, par exemple, reçoit une signification encore particulière. Ces rappels sont destinés à souligner un aspect fondamental du travail philosophique sur lequel se fonde d'ailleurs la présence de l'histoire de la philosophie, c'est-à-dire l'étude des textes des auteurs, dans les programmes de formation en philosophie universitaire.

Quand on dit par ailleurs que la philosophie se préoccupe de l'unification des savoirs sous le rapport du sens on fait référence à " la mesure de toutes choses " selon Protagoras, à savoir l'homme et l'humain. Le philosophe rapporte tout savoir, toute connaissance spécialisée au destin de l'homme. C'est pourquoi le domaine de l'humain peut sembler être celui réservé à la philosophie. L'unité est donnée par ce qu'il faut entendre par l'essence de l'humain. C'est par là qu'on peut voir le caractère tout à fait relatif et contingent de toute philosophie qui se voudrait régionale. La philosophie ne peut s'intéresser qu'à l'universel et c'est pour cela que l'entreprise d'exhibition de la philosophie africaine à travers l'ethnologie ne pouvait que se dénoncer elle-même comme étant insuffisamment philosophique, parce que cantonnée dans la relativité et tournant le dos à l'universel.

Il y a lieu, à cet égard, de déplorer la tendance installée par certains enseignants africanistes dans notre milieu universitaire philosophique et qui consiste à vouloir inoculer la mauvaise conscience à tous ceux qui se réfèrent aux auteurs classiques de la philosophie occidentale, Platon, Descartes, etc. On dirait une sorte de revanche que les tenants de l'ethnophilosophie s'aviseraient de prendre sur tous ceux qui l'ont combattue comme n'étant pas de la philosophie. Il est bien évident que je ne partage pas cette vision des choses. Chaque discipline comporte des connaissances de base incontournables. Il faut que nos étudiants en philosophie soient correctement initiés en matière de logique, de philosophie générale, de philosophie des sciences, de philosophie morale, psychologie, etc. Certains usent de l'argument d'interdisciplinarité pour justifier leur entreprise de transformation de la philosophie en littérature, en enseignements des doctrines révolutionnaires, etc. Je veux bien que l'interdisciplinarité fonctionne ; mais ce sont des rendez-vous auxquels on se présente, armé d'une solide formation initiale, chacun dans sa discipline. Comment comprendre qu'on aille au rendez-vous de l'interdisciplinarité, plutôt prédisposé à troquer sa discipline contre celle de l'interlocuteur ?

La philosophie africaine, aujourd'hui et demain

Je suis de ceux qui pensent que la philosophie en Afrique aujourd'hui devrait s'intéresser aux réalités de l'heure, non pas pour s'enfermer dans une régionalisation - ponctualisation de la philosophie qui rappellerait ce côté non universel de l'ethnophilosophie, mais précisément pour viser le principe unificateur de toutes les connaissances, tel que je l'ai déjà indiqué. C'est dans cette orientation que s'inscrit tout ce que j'ai écrit et publié jusqu'à présent et, en particulier, mon tout premier essai consacré à l'examen de la signification du développement. Le vocable du développement a acquis une valeur d'idéologie inarticulée dans les pays du Tiers-Monde. Il m'a semblé que la réflexion philosophique sur le développement pouvait être une tâche essentielle pour la philosophie. L'essai sur la signification humaine du développement, intitulé De la médiocrité à l'excellence (1970), " Développer la richesse humaine "(1980), sont les tout premiers textes dans lesquels je me suis attelé à la recherche du sens à donner à tous ces programmes de politique économique, sociale et culturelle. Il s'est agi pour moi de voir dans quelle mesure le chemin du progrès que devaient réaliser nos sociétés était celui suivi par les pays nantis et dénommés " pays développés ". Quel sens se dégagait de ce développement que nous avions sous les yeux et qui tendait à s'imposer à nous comme un modèle ? Voilà l'une des interrogations qui étaient et demeurent les miennes.

Quand vous lirez ces essais et les critiques qui en sont faites notamment dans l'ouvrage collectif " L'Aspiration à être ", vous verrez que certains commentateurs me reprochent d'avoir mis beaucoup plus d'accent sur l'individu que sur la société en tant que groupe solidaire. D'autres disent que le type d'homme que je dépeins comme celui dont tout programme de développement devait faciliter l'émergence est tout simplement idéaliste et utopique. Vous lirez les critiques et les réponses que j'ai données et vous vous ferez votre opinion. Je vais cependant ajouter ceci : les discours - programmes de développement placent l'homme au centre de tout. Je me suis interrogé au sujet de cet homme pour tenter de dégager la compréhension qu'il conviendrait d'en retenir et qui devrait par conséquent guider l'action de ceux qui sont chargés de conduire le développement. Il faut lire la seconde préface de l'Essai sur la signification humaine du développement. J'y réponds à l'accusation d'individualisme. En fait, c'est une mauvaise lecture qui conduit à cette appréciation. Une lecture n'adoptant pas du tout l'optique du philosophe réfléchissant sur le sens, et davantage préoccupée de trouver dans ce qu'on lit quelque chose qui ressemblerait à une doctrine de développement indiquant en même temps une stratégie ou des stratégies pour sortir du sous-développement. Il s'agit de l'optique des lecteurs qui veulent que tout ce qui s'écrit sur le développement rappelle, de près ou de loin, des textes tels ceux de Osende Afana (l'économie de l'Ouest- africain ; Perspectives de développement, Ed. Maspero 1977) ou encore ceux d'Axelle Khabou (Et si l'Afrique refusait le développement ?,Ed. L'Harmattan,Paris 1991). Et pourquoi pas les textes de l'économiste Samir Amin ? Chacun de ces écrits a son optique particulière absolument valable. La réflexion du philosophe est différente de chacune de ces optiques particulières.

Pour réfléchir sur le sens du développement sous l'angle philosophique, on a sous les yeux les processus et les expériences en cours ainsi que les " modèles " des

pays avancés qu'on se propose d'analyser et de critiquer. Cette analyse et cette critique ont pour fil conducteur une certaine idée de l'humain et de l'homme qui fonctionne comme une boussole devant permettre de " s'orienter dans la pensée " et d'indiquer par conséquent les orientations souhaitables pour un développement véritablement humain. Ce développement est-il seulement celui, visible à l'œil nu, des structures économiques ? Ma réponse à cette question est non ! En mettant l'accent sur le développement de l'homme individuel j'évite de considérer une abstraction d'homme tel que les statistiques et les divers indices de développement économique le font souvent percevoir. Je m'intéresse au devenir des hommes concrets et non aux seules réalisations infrastructurelles. Pour bien se rendre compte de l'optique que j'adopte, je suppose les problèmes matériels des hommes résolus : Il y a à manger et à boire pour tout le monde ; les équipements sociaux existent en quantités largement suffisantes. L'accès aux soins médicaux et à l'éducation est assuré à tous les demandeurs potentiels. Voilà une hypothèse de travail à partir de laquelle le philosophe va se demander si les hommes vivant dans une société ayant déjà résolu tous ses problèmes matériels peuvent être considérés ipso facto comme développés. Autrement dit, le développement des infrastructures et des équipements sociaux nous dispense-t-il de nous préoccuper de savoir si l'objectif d'une politique de développement est atteint ou non atteint ? C'est une telle réflexion qui intéresse le philosophe. On peut donc comprendre que la tentative de réponse à ces questions ait eu à se préoccuper de la question de la finalité à travers l'examen des concepts de bien-être, de bonheur, de liberté, par exemple.

La réponse que j'ai donnée à ces interrogations a consisté à dire que les réalisations matérielles ne sont que le point de départ du vrai développement de chaque homme pris individuellement, en tant que Paul, pierre ou Jacques. Ceux qui ont écrit que j'ai écrit contre le développement matériel et l'enrichissement ne m'ont pas lu avec le maximum d'attention nécessaire.. Il y a un minimum de biens matériels nécessaires si on veut se libérer suffisamment l'esprit et s'atteler à l'édification du chef-d'œuvre de notre personnalité humaine profonde faite, pour résumer, de créativité permanente. C'est pourquoi j'ai écrit en faveur d'un développement qui favorise l'émergence de l'homme créatif se situant à l'opposé du consommateur passif des productions des autres. Parler de créativité et d'homme créatif c'est installer la conquête permanente de la liberté au cœur de l'action quotidienne des hommes. Il doit exister par conséquent au niveau de l'école et des familles, une éducation à la créativité qui se poursuit tout au long de la vie pour chaque homme. Beaucoup n'ont pas compris que, poursuivant dans cette logique, j'aie pu affirmer qu'en fin de compte, chaque homme se développe lui-même. Comment peut-on s'étonner de cette affirmation ? qui nous libèrera de notre tempérament fougueux et colérique ? de notre manque de décision, velléitaire que nous sommes, par exemple ? Même si les psychologues, les psychiatres et les amis sont à notre disposition, il faudra encore que nous les sollicitons, que nous commençons par reconnaître le côté par où nous sommes faibles, aliénés, sous-développés ! On ne soigne pas un malade qui ne se reconnaît pas malade ! L'accusation d'idéalisme et d'utopisme trouve sa justification dans le fait que j'ai prôné une philosophie de créativité permanente inspirée par l'idée de l'excellence à conquérir en permanence.

Encore une fois, je recommande à tous ceux qui veulent connaître un aspect de la philosophie en Afrique aujourd'hui de lire les œuvres des philosophes en activité

aujourd'hui et de s'affranchir du complexe qui les oriente contradictoirement à se demander s'il existe vraiment des philosophes équivalents de Descartes, Spinoza ou Kant en Afrique, en même temps qu'ils prônent une attitude tournant le dos à la philosophie occidentale au profit de d'une philosophie africaine ancestrale et traditionnelle qui mérite de s'appeler bien davantage ethnophilosophie ou plus simplement " pensée africaine ".

Je vous remercie de votre attention./.

DISCUSSION

1. Faut-il passer par les catégories fondamentales pour arriver à la philosophie ou faut-il partir de la philosophie pour arriver aux catégories ? Pourquoi ne pas aller à l'écoute des gens qui ont des choses à dire et qui peuvent être des philosophes ?

Les catégories fondamentales nous permettent d'appréhender conceptuellement le réel, de l'analyser, de l'interpréter, bref de le comprendre. Vous devriez parler, non pas de " passer des catégories à la philosophie ", mais plutôt des catégories à la réalité ; et on pourrait comprendre que vous posiez le problème de l'induction et de la déduction. Encore que , parlant des catégories fondamentales, telles que Kant les a présentées, elles ne sont pas le produit de l'induction puisqu'elles existent a priori. Maintenant, si on est empiriste avec Hume, on affirme que même les catégories de l'entendement sont générées par l'expérience. Mais il ne me semble pas que ce soit le problème que vous soulevez puisque vous opposez philosophie et catégories fondamentales. Il n'y a pas d'un côté les catégories fondamentales et de l'autre la philosophie. La philosophie, c'est-à-dire la réflexion philosophique, fonctionne avec ces catégories qui constituent en quelque sorte, non pas seulement pour le philosophe mais pour tout sujet humain percevant, la grille de lecture du réel. La table des catégories élaborée par Kant énumère comme catégories, par exemple : la quantité, la qualité, la relation, la modalité qui se présentent comme des concepts primitifs. Ils ont comme concepts dérivés, en ce qui concerne la quantité par exemple, l'unité, la pluralité, la totalité. Alors, vous me dites : pourquoi exiger la maîtrise des concepts de base, les catégories fondamentales au lieu d'aller à l'écoute des gens qui ont certainement des choses à dire et qui sont peut-être des philosophes ? Ecoutez ! Nous sommes à l'université et ce n'est pas ici qu'il faut parler contre l'esprit de méthode. Je veux bien que vous alliez à la rencontre des gens et à la rencontre de la réalité ou des réalités ; mais n'y allez pas, démunis des instruments susceptibles de vous permettre d'exploiter ce que vous écoutez ou ce que vous voyez. Les catégories fondamentales ne sont pas facultatives. Il faut les posséder. Chaque discipline fonctionne de cette manière. Le physicien qui se livre aussi à l'observation des phénomènes dans son laboratoire est prémuni d'instruments conceptuels qui lui permettent d'interpréter, de comprendre ce qu'il observe. La philosophie, encore une fois, ce n'est pas du bavardage. Ce n'est pas ici qu'il faut encourager le laxisme et le manque de rigueur. Votre question laisse voir clairement que vous traitez les catégories et la philosophie comme des entités séparées. Ecoutez ! C'est l'occasion d'aller lire la Critique de la Raison Pure d'Emmanuel Kant.

2. Si je ne m'abuse, ce doit être dans Jalons II. Vous dites que les proverbes ce n'est pas la philosophie et qu'ils font de la description. Je me demande si vous

ne considérez pas les proverbes à leur étape finale seulement. Est-ce que si on s'intéressait à leur production on ne trouverait pas que les proverbes ne sont pas qu'une simple description mais un aboutissement d'un processus dialectique et que par conséquent, peut-être, il y aurait une philosophie à l'intérieur bien plus qu'on ne croit ?

Vous terminez votre question non pas en affirmant, mais en supposant que " ...peut-être il y aurait une philosophie à l'intérieur.. ". Si vous m'aviez bien suivi, vous n'auriez pas utilisé le terme " philosophie " mais plus exactement le terme " pensée ". Oui, il y a de la pensée, il y a une pensée dans tout proverbe. Mais c'est un peu abusivement qu'on élève cette pensée tout de suite au niveau d'une réflexion philosophique. Pour qu'il y ait philosophie il faut davantage d'élaboration. Or ici, je le maintiens, nous avons affaire à la description de ce qui est, tel que cela est. Considérons par exemple, pour nous intéresser à l'aspect production dont vous dites que ne me suis pas suffisamment préoccupé, la fable de La Fontaine, le corbeau et le renard. La conclusion de l'histoire proclame : " tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute ". Cette conclusion qui a fini par prendre l'allure d'un savoir proverbial n'énonce qu'un jugement de réalité étroitement dépendant de l'histoire racontée, le mauvais tour que le renard a joué au corbeau. La généralisation qui en est faite ne prend pas en compte les situations qui, ailleurs, ont conduit à déclarer plutôt " A malin, malin et demi " ! L'examen critique et analytique à laquelle le philosophe peut se livrer sur les flatteurs et ceux qui les écoutent ne saurait être reflétée dans le fait de raconter une seule histoire et de prétendre tirer une conclusion universalisable sur la question. Le fait de connaître les circonstances de la production de cette formule proverbiale " tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute " ne change donc rien à ce que j'affirme. Comme on peut le voir, il n'y a aucune différence, sous le rapport de ce que j'appelle la description, entre cette formule et celles-ci : " après la pluie, le beau temps ", ou encore " une porte ne peut pas être à la fois ouverte et fermée ". Il y a une idée derrière chacune de ces formules proverbiales. Mais elles ne sont que le point de départ pour une réflexion véritablement philosophique qui se souciera de les confronter à d'autres affirmations parfois contradictoires, avec comme objectif d'aboutir à la vérité au sujet des questions évoquées. Le travail philosophique, faite d'analyse conceptuelle et de critique, est une démarche qui va au-delà du constat et de la description de ce qui est, tel qu'il est. La réflexion philosophique appartient à la démarche fondatrice du savoir. Un malin a trompé quelqu'un ? Le renard a flatté le corbeau qui s'est laissé avoir ? C'est un fait réel. Pour en sortir une vérité susceptible d'être universalisée, il faut le confronter à d'autres faits, à d'autres expériences qui pourraient en atténuer ou contredire la portée des conclusions initialement tirées. Par exemple, en ce qui concerne le flatteur qui vit aux dépens de celui qui l'écoute on peut opposer " A malin, malin et demi " ! Quelle serait donc l'utilité de votre remarque selon laquelle je ne considérerais les proverbes qu'à leur étape finale ? Qu'est-ce qui précède ? C'est le récit d'une histoire comme c'est le cas pour cette fable de La Fontaine. Mais si nous considérons les proverbes et dictons populaires courants, nous n'en connaissons pas d'autre origine que l'observation. Quand un proverbe toucouleur dit que " celui qui cache quelque chose de pourri sentira mauvais ", qu'est-ce qui manque à cette déclaration et qui empêcherait qu'on affirme, comme je le fais, que c'est une description de ce qui est, c'est-à-dire un fait brut susceptible d'être expérimenté plusieurs fois. Encore une fois la philosophie ne se borne pas au simple constat ; sinon d'où lui viendrait sa nature de discipline

développant le sens critique et l'analyse rigoureuse ? A quelle autre étape voulez-vous considérer le proverbe que je viens de citer ? Il ne vous reste plus qu'à essayer de cacher quelque chose de pourri pour voir si vous ne sentirez pas mauvais ! Encore une fois, il y a de la pensée dans les proverbes ; mais cette pensée ne se suffit pas ; en tout cas, pour être philosophique, elle a besoin d'être confirmée dans une analyse critique nécessitant la prise en considération d'autres faits, d'autres expériences concrètes et surtout l'analyse des notions et concepts utilisés tel celui de quelque chose de " pourri ". La philosophie commence véritablement avec cet exercice devant conduire à une vérité susceptible d'être universalisée.

3. Vous avez dit, et ça se remarque dans vos travaux que c'est autour de la question du développement que tourne la plupart de vos interventions. Je me demande si ce n'est pas cette notion justement qui vous a enfermé pour ne pas connaître une autre manière de philosopher qu'on peut retrouver alors dans les proverbes ?

Votre question me pousse à rappeler la formule de Kant que beaucoup connaissent pourtant mais qui, à travers une question comme celle-ci, m'amène à me demander si elle est bien comprise ; en effet, je rappelle que Kant a eu cette formule qui exprime la conception de la philosophie à laquelle j'adhère : " Il n'y a pas de philosophie qu'on puisse apprendre, car où est-elle ? et qui l'a en sa possession ? On ne peut apprendre qu'à philosopher ". Quand donc on a appris à philosopher, on peut traiter philosophiquement de divers sujets. Quand je traite du développement, je ne peux pas être enfermé dans une manière de philosopher, ni même dans un sujet unique. La manière de philosopher devrait être la même, usant de toute la rigueur rationnelle dans les analyses et s'appuyant sur des principes eux-mêmes rationnels. Il n'y a pas une manière de philosopher dépendant des sujets traités. Les thèmes et les sujets peuvent varier, la méthode d'analyse philosophique devrait rester la même. Je signale du reste que je ne suis pas enfermé dans les préoccupations du développement. Lisez mon texte sur " l'art, la science et la question de l'utilité ", ou encore " temps vécu et temps de la production... " tous deux contenus dans ma dernière publication intitulée " la philosophie est-elle inutile " ? Quand vous les lirez vous vous rendrez compte que je ne suis nullement enfermé dans quelque problématique. Encore une fois il est indispensable de savoir ce que philosopher veut dire et d'apprendre par conséquent à philosopher. Malheureusement votre réflexion me laisse l'impression que pour vous, les proverbes contiennent un savoir philosophique qu'il ne nous reste plus qu'à apprendre.

En effet, les proverbes tout comme les énoncés et savoirs venant de l'ethnophilosophie, se donnent à apprendre comme étant des connaissances établies, avec ce que le terme " établi " veut dire. Ce n'est pas le cas.

4. Votre engagement politique a-t-il été motivé par vos convictions philosophiques ou a-t-il été un autre champ de découverte ?

Je suis un militant par tempérament. Je recommande la lecture de mon livre " Député de la nation " paru aux Presses de l'UCAC en Janvier 2002. J'y réponds à cette question. J'ai expliqué dans ce livre que je milite, c'est-à-dire je m'engage dans l'action de terrain depuis mon jeune âge au lycée et, plus tard, à l'université, dans diverses associations d'étudiants. Vous devez tenir compte de cette équation

personnelle. Et pour ceux qui n'ont pas fait attention à cela, je signale que la position de Platon n'a pas rejoint celle de son maître Socrate devant cette question de l'engagement politique du philosophe.

5. Philosophie et politique sont-elles compatibles ? Faut-il confondre le philosophe aux autres prisonniers de la caverne ?

Je viens de répondre à cette question, peut-être incomplètement ? La réponse que j'ai souvent donnée est platonicienne. En effet, après avoir accompli le parcours dialectique qui l'aura conduit à contempler l'idée du Bien, du Vrai et du Beau, le dialecticien doit-il rester là-haut, profiter égoïstement de cette béatitude et refuser de retourner dans la caverne ombreuse, ou alors, au contraire, ne faut-il pas qu'il redescende du ciel des idées pour rentrer tenter de mettre de l'ordre dans la caverne, en bon pédagogue qui aide à faire la distinction entre les images, les apparences et la vraie réalité ? La réponse de Platon est nette et claire dans la République : il faut qu'il redescende dans la caverne. Ce n'est pas autre chose que s'engager dans la politique. Cependant, au cours de son procès, Socrate, répondant à un juge qui lui demande pourquoi, s'il se soucie tant du bien des Athéniens, ne fait-il pas la politique, déclare que s'il l'avait fait, il y a bien longtemps qu'il aurait cessé de vivre. Je crois que beaucoup de gens ignorent ces textes. Il n'y a pas dans la nature de la philosophie quelque chose qui s'oppose par essence à l'engagement politique des philosophes. Car j'imagine que si vous posez cette question d'incompatibilité de la philosophie et de la politique, c'est parce que vous opposez l'une à l'autre comme on opposerait la lumière et les ténèbres ? Comment ne pas voir précisément que la lumière est faite pour chasser les ténèbres ? Comment vouloir confiner la philosophie et les philosophes à être ces lampes qu'on range sous la table alors que leur place logique est d'être sur la table afin d'éclairer toute la pièce ? C'est évidemment prétentieux de la part des philosophes de se prendre pour des lumières. Mais cela semble vous convenir puisque votre question sous-entend que le philosophe devrait éviter de se salir les mains en s'engageant dans le borbier qu'est la vie politique. A quoi servirait-il donc ? A n'être que l'interpellateur des politiques ? A se mettre des gants blancs de la pureté et de l'innocence, comme on l'a dit de la morale kantienne ?

L'activité politique devait être considéré comme une activité noble, car dans sa compréhension rigoureuse la politique est une activité pour le service de l'ensemble de la communauté (la polis= la cité, la société). Qu'elle soit devenue une arène au sein de laquelle les règles du jeu ,non écrites d'ailleurs, n'obéissent pas toujours aux idéaux les plus nobles, ne saurait pousser à l'abandonner aux rapaces et aux renards de tous acabits ! Il doit y avoir une manière noble de faire la politique. Et si les philosophes peuvent être crédités de plus de vertu que l'ordinaire des hommes, ce qui reste à prouver, pourquoi ne devraient-ils pas tenter d'y apporter leur touche personnelle de philosophe, susceptible de retenir davantage l'attention que les interpellations et invectives auxquelles on voudrait les voir limiter leur action ?

Il n'est pas juste de dire qu'on confond le philosophe avec les autres prisonniers de la caverne. S'il retourne dans la caverne, c'est en moniteur chargé de corriger la perception que les prisonniers continuent de se donner de la réalité. On ne peut pas aider les autres à s'affranchir et à se désaliéner en évitant d'aller vers

eux, en se souciant par dessus tout de conserver sa propreté. Encore que le fait de rentrer dans la caverne n'entraîne pas ipso facto que le dialecticien retombe en ignorance ! Son rôle de moniteur le maintient éveillé. Faut-il qu'il mesure préalablement ses chances de succès dans la transformation de la caverne avant de s'y engager ? Je ne crois pas que ce soit l'attitude de l'homme d'action, je veux dire de l'homme de service qui est avant tout un homme de bonne volonté, conscient de ce que l'important est que chacun pose sa pierre dans la construction de l'édifice. Entre plusieurs philosophes, et selon les tempéraments des uns et des autres, certains s'engageront en politique, d'autres pas. Vous applaudirez peut-être davantage ceux qui ne se seront pas engagés et se seront limités à l'exercice du " ministère de la parole " invectivante et interpellatrice, faisant passer au second plan la réalité des changements souhaités. Ma conviction est qu'à la parole il faut associer l'action, dans la mesure du possible.

6. Sur le problème des mœurs, n'y a -t-il pas une tentation forte d'extraversion en Afrique ?

L'extraversion ne concerne en fait que les milieux urbains et les élites d'Afrique. Nos campagnes demeurent relativement saines. La télévision et la radio aggravent par certains côtés les dégâts, à côté de quelques bienfaits en matière d'informations générales et d'amélioration du niveau de culture générale des Africains. Mais à côté de cela il y a lieu de craindre des effets encore plus dévastateurs qu'occasionne la mondialisation aggravée. Les réseaux de la prostitution sous toutes ses formes couvrent tous les continents. Des jeunes filles sont entraînées hors d'Afrique, séduites par des marchands d'illusions qui les conduisent dans des quartiers de la prostitution des villes européennes. Notre vigilance est fortement sollicitée dans ce contexte où le miroitement du clinquant des modèles de réussite des pays dits développés ne trouve pas devant lui une résistance suffisamment forte pour garantir la sauvegarde des valeurs essentielles. Vous avez raison de parler d'extraversion en ce qui concerne les mœurs. Je corrige seulement en précisant que c'est l'extérieur qui envahit de force nos espaces, comme au temps de la première forme de la colonisation. Les organisateurs des réseaux se situent tous dans l'hémisphère Nord.

Je vous remercie de vos questions ainsi que de la bienveillante attention que vous avez bien voulu réserver à l'écoute de mes réponses.